



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales, C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

E-mail : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Un acte de courage

J A B
1950 SION 2

Une «leçon» inattendue...

La Maurienne est actuellement confrontée à un problème inquiétant. Un grand nombre de constructions diverses sont affectées par de graves désordres les mettant en péril. Toutes ont été bâties avec un béton (reconnu défectueux depuis) qui les rend impropres à leur destination en raison des risques encourus. Que faut-il faire ?... De nombreux experts ont été désignés et se sont penchés sur la question, envisageant les solutions les plus diverses. L'affaire est remontée jusqu'à l'Assemblée Nationale car le préjudice évalué atteint des sommes colossales. Et finalement la seule solution qui s'est imposée, de façon évidente, est la reconstruction des immeubles ou équipements concernés avec un béton de meilleure qualité, afin d'éviter d'inéluctables drames humains et économiques. Toutes les autres ont été éliminées, en particulier celles qui consistaient à conserver certaines parties moins affectées par les désordres.

Quelle est donc la «leçon» à retenir de cet événement ? Vous l'entrevoiez déjà !...

L'Eglise est en très grave péril. Elle menace ruine par l'édification d'un ensemble comportant de graves vices de construction : **Vatican II**.

Se contenter de «rafistoler» l'ouvrage reviendrait à prendre le risque d'une aggravation rapide du préjudice. Il faut donc détruire cet ouvrage et en reconstruire un autre sur des bases solides... Telle est ce que j'appelle la «leçon inattendue» ! Ce n'est qu'une métaphore, bien entendu !... D'autres, pourtant, envisagent la même solution...

Un acte de courage

Maxence Hécquard, bien connu dans les milieux de tradition, grand ami des «capitulards», figurait parmi tout le gratin... qui va tenir, ce lundi 20 novembre, une soirée exceptionnelle au cours de laquelle les abbés Philippe Laguérie, Christophe Héry, Claude Barthe, Guillaume de Tanoüarn et d'autres, ainsi que Yves Amiot, Olivier Pichon, etc. etc... tenteront de justifier leur ralliement. Il y était même annoncé comme devant diriger un débat sur «les solutions théologiques après Vatican II». Seulement voilà, il a réfléchi et il a diffusé un communiqué indiquant qu'il s'agissait «d'une méprise» des organisateurs, ce qui est loin de leur avoir plu !... Il a donc indiqué les raisons de son retrait (citation ci-après du passage le plus important) :

«Je considère en effet que la terrible crise que subit l'Eglise catholique depuis quarante ans provient de la folle tentative de ce concile d'ouvrir l'Eglise au Monde et de marier la doctrine catholique à la philosophie des Lumières. Le cœur de cette tentative est la doctrine conciliaire de la liberté religieuse, fondée sur une conception de la dignité humaine directement issue de cette philosophie des Lumières. Les corollaires de cette doctrine sont l'œcuménisme et le dialogue inter-religieux, qui supposent entre les diverses religions un état de droit analogue au mécanisme du contrat social démocratique. Cette doctrine revient à placer les faux dieux sur le même plan que Jésus-Christ et à donner aux fausses religions les mêmes prérogatives qu'au catholicisme. Elle conduit inéluctablement à s'abs-

tenir de confesser pleinement la divinité du Christ et l'Unicité de l'Eglise qu'il a fondée.

«Elle a été maintes fois condamnée solennellement par les papes, notamment Pie IX et Pie XI. Elle constitue tout simplement une hérésie que les chrétiens doivent rejeter vigoureusement s'ils veulent conserver la foi catholique. La philosophie des Lumières est radicalement incompatible avec le Christianisme. Le concile Vatican II est pétri de cette philosophie : il ne doit donc pas être réinterprété mais condamné.

«Les velléités de Benoît XVI de faciliter l'usage du missel traditionnel sont, selon les explications mêmes de la Curie, une simple manœuvre destinée à conduire les traditionalistes à la «pleine communion», laquelle implique l'acceptation des orientations de Vatican II, ainsi que Benoît XVI l'a claire-

ment rappelé à Mgr Fellay lors de l'audience du 29 août 2005.

«Une longue amitié me lie aux fondateurs de l'Institut du Bon Pasteur dont j'ai toujours soutenu les combats quand ils me paraissaient légitimes. Je ne peux aujourd'hui souscrire à leur stratégie d'«entrisme» dans l'Eglise conciliaire dont je crains qu'elle n'aboutisse, au mieux, à d'amères désillusions.»

«Le Concile ne doit pas être réinterprété mais condamné» ! Vu sa position au sein du groupe «entrisme» il a fallu beaucoup de courage et d'audace à Maxence Hécquard !

Extrait de : *Le Courrier de Tychique* n° 171



Le cardinal Ratzinger lors de la cérémonie de Repentance, allumant le candélabre (la Menorah),



Benoît XVI à la Synagogue de Cologne devant le symbole liturgique incontournable du Judaïsme

Déclaration de M. Arnaud de Lassus

17 novembre 2006

Voir les choses comme elles sont

Devant la crise doctrinale dans l'Eglise qui se prolonge, certains catholiques sont tentés de tourner la page, d'abandonner les discussions du passé et de profiter du nouveau pontificat pour aborder les choses sous un jour nouveau.

Telle est, semble-t-il, la tendance qui prévaut à l'Institut du Bon Pasteur. Au sujet du Carrefour apostolique qu'il organise à Paris le 20 novembre 2006, «dans la ligne tracée par le pape Benoît XVI» il écrit :

«Nous nous voulons porteurs d'une bonne nouvelle : La guerre de 1970 est terminée. Quarante cinq ans après le Concile Vatican II, il faut cesser de ressasser la même langue de bois. Il importe de proposer des solutions théologiques capables d'ébranler la suffisance et de pallier les déficits spirituels du monde contemporain.

«Sous la houlette du Pasteur universel, l'Eglise avec toutes ses composantes doit aborder sans complexes aux rivages nouveaux du XXI^{ème} siècle !»

Non ! La guerre de 1970 – autrement dit la lutte contre les erreurs doctrinales et les désordres qui en résultent, introduits ou aggravés par le Concile Vatican II – cette guerre n'est pas terminée. Les enjeux sont les mêmes aujourd'hui qu'hier : c'est le même libéralisme, le même personnalisme, le même néo-modernisme, le même esprit conciliaire imprégné de la philosophie des Lumières, la même perte du sens de la Vérité auxquels il faut s'opposer. Il n'y a pas à proposer des solutions théologiques nouvelles; il s'agit simplement de rester fidèle à la théologie traditionnelle, et, pour ceux qui l'auraient abandonnée, d'y revenir.

La guerre de 1970 n'est pas terminée ! Or, on ne baisse pas les bras en plein combat quand le combat en cause – celui de la vérité contre l'erreur – n'admet pas d'armistice ! C'est à cela que nous conduit l'Institut du Bon Pasteur. Comment pourrions-nous le suivre dans cette voie ? Une voie qui s'avère irréaliste car elle ne tient pas compte de la réalité des choses.

Arnaud de Lassus.

L'Homme contre lui-même

Marcel De Corte (Chapitre III)

La crise du bon sens

«*Dieu est économe; quand deux sous de bon sens suffisent il ne va pas faire la dépense d'un miracle*» (Jean Anouilh «*L'Alouette*»)

Je voudrais m'engager ici dans une entreprise qui n'est point banale : remuer des évidences, enfoncer des portes ouvertes, étreindre ce qui est à la portée de la main. L'aventure en vaut la peine. Elle est hérissée de périls. Contempler ce qui éclate aux yeux, marcher droit devant soi sur une voie sans obstacles, saisir ce qui s'offre à l'expérience la plus rudimentaire, n'est pas seulement aujourd'hui chose fort peu commune : c'est un acte qui suscite la désapprobation sinon l'ire de nos contemporains; il met son auteur au ban de la société actuelle; il est parfois même sanctionné de la peine de mort. Je ne dramatise nullement. En ce monde étrange où nous sommes, dire que le blanc est blanc et le noir noir est une audace qui se paie parfois d'une balle dans la nuque, et presque toujours d'un silence hostile de l'opinion publique et des intellectuels qui la gouvernent. Quiconque profère une affirmation aussi catégorique est considéré comme un faible d'esprit ou, pire encore, comme un personnage antédiluvien, rigoureusement inadapté à son époque. Il est à peu près inutile d'espérer quelque audience des hommes de notre temps si l'on ne tourne le dos au vrai, au beau, au bien.

En veut-on une preuve obvie ? Il n'est que de parcourir les feuilles mortes qui tombent chaque jour en abondance de ces arbres d'acier vulgairement appelés "imprimerie" : l'erreur, l'horreur, l'impudeur s'y étalent. L'inexistant, l'impossible, l'incongru, l'apparent, l'illusoire, l'imposture, l'habileté, la dissimulation, l'effronterie, l'enjolivure, la fable, la feinte, l'hyperbole, l'imagination, le roman s'y donnent libre cours. Je laisse de côté les innombrables offenses au bon goût et aux mœurs. L'appétit d'irréalité, de laideur et de piment est si répandu qu'il gagne le public prénommé "sérieux" et que les zones de résistance à cette nourriture faisandée s'effondrent une à une.

Les esprits qui se targuent d'être pondérés et ouverts diront que je verse dans la caricature et dans le pamphlet, que je noircis à dessein le tableau et que notre temps n'est ni meilleur ni pire que ceux qui l'ont précédé. Ce rappel à "la mesure" appelle lui-même une double réponse : je me demande d'abord si cette modération n'est pas le fruit d'une tolérance tellement démesurée à la démesure qu'elle ne s'aperçoit plus elle-même, moins par collaboration que par faiblesse; je me demande ensuite comment on peut expliquer le désordre de notre temps et son expansion planétaire sans recourir à l'hypothèse d'une maladie épidémique qui affecte l'homme contemporain au plus profond de sa substance humaine.

Franchissant ces *tabous* qui prétendent m'interdire tout diagnostic cohérent, je dis donc que notre époque se caractérise par une perte, universelle et massive, de *bon sens*, et qu'elle s'évertue à la pallier en l'accentuant de plus en plus. Il faut aller jusque-là pour comprendre l'ampleur, historiquement inédite, du vide qui se creuse sous notre regard dans la nature de l'homme et dans les activités qu'elle commande.

C'est en effet le destin de l'homme qui, d'un pôle à l'autre, est en jeu aujourd'hui. Et pour qu'il soit ainsi menacé, il faut que l'élément essentiel qui constitue l'animal raisonnable soit lui-même atteint. Or, cet élément essentiel est le **bon sens**. Tous les êtres de la nature ont un sens où ils s'accomplissent. Les choses inertes ont chacune des propriétés physiques et chimiques qui les constituent. Les vivants révèlent la tendance qui les meut vers leur espèce. Le grain de blé ne devient pas un chêne, l'œuf de poule n'écloît pas en crocodile. Si les êtres de la nature n'avaient pas un sens, il y a beau temps que l'espèce humaine serait disparue, faute d'y adapter sa connaissance, son industrie et les simples conditions de sa survivance. En dépit de tous les scepticismes, le monde matériel, végétal, animal n'est pas un chaos : l'homme y reconnaît des significations, des directions et, en quelque sorte, des motifs musicaux qui se déploient en tel ou tel sens déterminé, identique toujours, ou dans la plupart des cas, à soi-même.

L'homme, lui aussi, a un sens, mais, seul dans la nature, il est doué d'un **bon sens**, c'est-à-dire d'un savoir qui le rend capable d'orienter son être vers un ordre proprement humain, en soi et dans les divers champs de son activité. L'homme, seul, sait où il va, où il peut et doit aller. Ce n'est point par hasard que le langage assure qu'*être en son bon sens* est jour de la plénitude de ses facultés intellectuelles et ne point divaguer. Le **bon sens**, c'est cela : l'intelligence directe, saine et droite de l'orientation qu'il faut suivre pour être un homme et ne pas errer en dehors de cette perspective. S'il est vrai que l'intelligence est en nous la faculté du réel, le **bon sens** coïncide avec l'intuition de l'authentique réalité humaine que chacun de nous est appelé à parfaire en soi et à travers tous ses actes. C'est pourquoi il est «le maître de la vie de l'homme», ainsi que l'affirme magnifiquement Bossuet. A lui, à sa robustesse, à sa vitalité s'adossent, s'arc-boutent et s'articulent tous les moments de notre existence. Il est la pierre d'angle, l'assise, la racine de l'édifice humain que nous parachevons, chacun pour notre propre compte. Sans lui et en dehors de lui, tout n'est que fragile et illusoire décor de théâtre. Il est l'ordre immanent, caché, malaisément saisis-

sable, plus éclairant qu'éclairé, que nous portons en nous et qui soutient de sa présence puissante l'organisation de toute notre vie.

S'il en est ainsi, le **bon sens** est le sens même de l'activité pénétrée d'intelligence. Et puisqu'il n'y a pas de bonne orientation sans un bon point de départ, le **bon sens** suppose l'appréhension vitale et concrète d'un certain germe humain se déployant par nous, avec nous et en nous, vers sa fleur et son fruit. Il ne s'agit nullement là d'un schéma préformé, encore qu'il puisse se dégrader en représentation abstraite, ni d'un plan préalable analogue à celui d'un architecte, mais d'une sorte de santé, non du corps ou de l'esprit seuls, mais de notre être humain total, qui nous est donnée à l'origine, que nous pouvons certes altérer ou même détruire, ainsi qu'en témoignent tant d'exemples et certains moments aberrants de notre vie personnelle. Cette santé est donc, d'une part, précaire et menacée, mais elle n'en est pas moins une réalité assez solide pour que nous puissions, par une hygiène spécifique, la développer vers sa plénitude d'équilibre.

Nous sommes ici en face d'un complexe de notions qui s'impliquent l'une dans l'autre, comme il arrive toujours lorsque nous essayons de saisir une réalité simple et profonde. Pour les rassembler d'une manière organique, demandons-nous ce que peut signifier *la solution de bon sens* d'un problème ardu, particulièrement difficile, et dont nous ne voyions pas d'emblée l'issue.

N'est-il pas vrai que, lorsque nous l'avons adoptée, mise en œuvre et menée à son terme, elle nous apparaît de plus en plus *raisonnable* et *naturelle* ? Que c'était sa voie, et pas une autre qu'il fallait suivre ? Qu'elle nous communique l'assurance inébranlable de sa valeur et que cette valeur ne peut désormais plus être mise en question ? Bien plus, nous nous demandons comment nous n'y avons pas songé plus tôt. Elle était là, cette solution, à la portée de la main. Il suffisait d'ouvrir les yeux pour être rempli de son évidence. Tous les artifices et toutes les constructions de l'esprit auxquels nous avons songé d'abord, tous les chemins tortueux que nous avons dessinés et parcourus mentalement, tous les tours et les détours que nous avons envisagés, nous semblent désormais dérisoires, ineptes, incapables d'établir la certitude stable qu'il en est bien ainsi. Nous voyons maintenant, en pleine lumière, que nous introduisions indûment dans le problème à résoudre des éléments étrangers qui le perturbaient et nous faisaient dévier. Nous éprouvons enfin un soulagement parce que l'issue que nous cherchions vainement est atteinte. Nous nous irritons au contraire si, d'aventure, on nous propose une autre voie que nous savons impossible. Le bien-être que nous ressentons en adoptant cette solution de bon sens est celui d'un équilibre récupéré. Nous vacillions et nous nous égarions et voici que nous marchons droit, fermement appuyés sur un sol ferme, dans la seule direction qui s'impose. Nous n'avons négligé aucune donnée. Nous les avons mises toutes en place. Nous leur avons attribué leur juste valeur, et voici qu'elles s'articulent, se hiérarchisent et tracent par leur organisation même la solution tant attendue !

Comme cette rapide description le fait voir, le **bon sens** ne surgit jamais sous nos yeux, comme tel, en pleine lumière,

à la façon d'un objet extérieur que nous pourrions saisir. C'est qu'il n'est pas hors de nous, mais en nous, c'est qu'il n'est pas dissociable de notre être même. Il ne se manifeste que dans la clarté qu'il projette sur les données qu'il appréhende. Il est vraiment une puissance illuminatrice latente qui reste à l'arrière-plan de notre constitution psychique et qui se révèle par son rayonnement et par son pouvoir de capter l'essentiel ou, plus exactement sans doute, d'éclairer l'intelligence elle-même dans sa quête de la réalité.

Il n'est pas exagéré de le définir à cet égard comme l'intelligence de l'intelligence ou comme la force qui dirige, en sa source et en ses démarches originellement tâtonnantes, puis définitivement assurées, l'intelligence elle-même. Il est bien la fine pointe de l'intelligence, qui distribue, pour les avoir puisés obscurément dans la réalité, la vigueur et le dynamisme à l'intelligence tout entière qui cherche son objet. C'est lui qui transfuse sa force et son *sens* du réel à l'élan de l'intelligence.

Une telle "sensibilité" à la présence du réel suppose évidemment que le **bon sens**, pris en son acception la plus profonde, participe à toute l'ampleur de l'être et qu'il est, pour transposer une formule d'Aristote, en quelque façon toutes choses. Ses antennes braquées sur la réalité sont également des artères qui l'unissent à l'univers. Cette caractéristique du bon sens demanderait tout un développement que nous ne pouvons qu'esquisser. Nous le résumerions volontiers en disant que le **bon sens** est pareil à un flair inné, qui sélectionne le réel de l'irréel, l'être de l'apparence, parce qu'il est en correspondance constitutive avec *sa présence*. Tout son être est d'être *avec* l'être comme avec un ami. A cet égard, le **bon sens** diffère de l'intelligence qui peut parfaitement se tourner vers l'irréel et confondre l'être avec l'illusion.

Un fait très simple l'établit. Nous avons tous rencontré, du moins je l'espère, des hommes de bon sens, relativement peu "intelligents", peu habiles dans le maniement des idées, pourvus d'un jugement solide et sûr incapable de se justifier à lui-même sa pertinence, s'exprimant d'une manière laconique et elliptique parce qu'ils vont droit au but qu'est la simplicité du réel lui-même. Les paysans sont souvent des exemples de ce bon sens direct et fruste. «*J'aime à causer avec eux*, disait Montesquieu, *ils ne sont pas assez savants pour être bêtes.*» Réciproquement, nous constatons que les gens intelligents sont fréquemment privés de bon sens : les élucubrations de nombreux intellectuels en matière de conduite des affaires humaines, individuelles, familiales, nationales ou internationales, sont assez patentes ! Le mot terrible de Bernanos n'est que trop souvent vrai «*Je tiens l'intellectuel moderne pour le dernier des imbéciles, jusqu'à ce qu'il ait fourni la preuve du contraire.*». Retenons également qu'il existe deux formes d'intelligence : l'une qui est nourrie de bon sens, l'autre qui en est sevrée, tandis qu'il n'y a qu'un seul bon sens, jamais ambigu, toujours en proie à la réalité.

Cette correspondance constitutive du bon sens à la réalité immédiate est précisément ce qui l'apparente à une force de la nature inerte ou vivante, mais plutôt vivante, qui triomphe des obstacles et s'obstine vers son but. Le **bon sens** va au

centre des êtres et des choses, comme un corps lourd au centre de la terre. Il va vers la lumière comme la plante, vers ce qui est, comme l'instinct animal vers son accomplissement. Tout ce qui se trouve en dehors de sa direction, il l'écarte; le détail, l'accessoire, le superflu, le compliqué, l'artificiel n'entrent pas dans son champ. Cela suppose, de toute évidence, que **le bon sens** possède une sorte de vision globale de son objet, qu'il sait que le réel est défini, serré en des limites essentielles et qu'au-delà de ces bornes il n'y a qu'illusion. C'est pourquoi il ne s'égare pas dans son cheminement. Cela suppose aussi, avec la même évidence, que **le bon sens** sait que les composantes du réel sont organiquement distribuées et que la multiplicité de leurs aspects s'ordonne hiérarchiquement dans une unité centrale qui la commande. Il en résulte que **le bon sens** jaillit en assurance, en saine et candide conviction et, au terme de son examen, en certitude qui ne peut plus être mise en doute. Il y a en lui non pas un "indubitable logique", mais un "indubitable existentiel" : *c'est ce qui est ou qui doit être*, qui entraîne l'assentiment.

Cela suppose enfin que **le bon sens est corrélatif**, en l'homme où il siège, **d'une certaine cohérence intérieure**, d'une harmonie et d'un équilibre organiques qui font du sujet connaissant un "être tout d'une pièce", dont la fermeté de jugement s'allie à la souplesse et se caractérise par sa puissance d'adaptation aux données de l'expérience. Il est trop clair en effet qu'un homme divisé, déséquilibré, désordonné intérieurement, dont les facultés chevauchent en désarroi les unes sur les autres, serait bien incapable de découvrir dans les êtres et dans les choses qu'il investigate, leur ordre essentiel. Le semblable ne peut être connu que par le semblable. **Le bon sens unifie** et hiérarchise donc l'être humain qu'il anime, et c'est à nouveau à la notion de *santé*, non pas physiologique, ni même psychique, mais humainement aussi totale que possible, englobant **le corps et l'âme**, que nous devons recourir ici pour le qualifier en profondeur. A la solution simple, naturelle, sans bavures ni équivoques, que le bon sens pressent, doit correspondre chez le sujet une simplicité, un naturel, une rectitude qui ne mêlent aucune ombre à la lumière qu'il projette sur le problème à résoudre. Si l'objet est *un*, le sujet est *un* à son tour.

Ce dernier point est d'une importance capitale. **Le bon sens est en l'homme ce qui le pose sur la scène de l'existence comme un être humain**, avec l'unité qui accompagne l'être, et les notes essentielles de la nature humaine, que cette unité rassemble et coordonne. Qu'il soit question ici d'une unité concrète, existentielle, commandée par un principe interne avec quoi elle fait corps et que nous appelons, selon l'usage, du nom abstrait de *nature*, c'est manifeste : **le bon sens** n'est pas une entité qui se logerait dans l'homme comme un noyau, il n'est pas davantage rattaché à une nature infrahumaine ou suprahumaine, il est de l'homme et rien que de l'homme, car nul ne dira d'un singe ou d'un ange qu'ils ont du bon sens. C'est même là ce qui le rend si difficile à saisir : les conduites instinctives de l'animal, les fulgurantes intuitions de l'ange sont relativement accessibles à l'analyse et à la représentation. **Le bon sens**, quant à lui, résiste : sa simplicité ne se situe pas à un seul niveau, biologique ou spi-

rituel, mais au point où se croisent et se nouent la vie et l'esprit, le sens et l'intellect, à un niveau où, pour parler en platonicien, la dyade soutient la monade, où celle-ci assume celle-là. Il affirme énergiquement d'avance, non point comme un postulat, mais comme un fait, que l'homme est un esprit inviscéré dans une chair et que lui-même, **le bon sens**, a une structure incarnée. C'est pour lui une vérité première, non pas supposée, mais incluse, non pas même incluse, mais vécue et identifiée, sans qu'on la puisse distinguer, à chacune de ses démarches, à peu près comme la santé est diffusée, jusqu'à s'y confondre, dans tous les organes et toutes les activités de l'homme qui la possède.

Pour le bon sens, ce statut de l'homme est tellement essentiel, parce qu'il est fondé sur une expérience vécue irrécusable, qu'il préférera toujours, là où n'est point d'autre issue, ainsi qu'en témoignent ses actes et ses solutions, les données nues des sens et leur systématisation empirique, si frêles et si superficielles qu'elles soient, parce qu'elles sont tout de même de l'être, et qu'il peut en faire l'épreuve, aux divagations d'un idéal désincarné. Pour lui, un chien vivant vaut mieux, non pas qu'un lion mort, parce que le lion mort n'est plus, mais qu'un lion idéal, parce que le lion idéal n'est pas. Entre l'être et le non-être, il a définitivement fait son choix. Sans doute, cette tendance entraînera-t-elle souvent le bon sens à se complaire dans la pesanteur et à cultiver le terre à terre, mais cette déformation, cette étroitesse, ce refus des ailes qu'on lui inculpe, et parfois à bon droit, est moins le fait du bon sens lui-même que des amputations qu'il subit individuellement ou socialement. Toute activité de l'homme peut se situer à un bas ou à un haut niveau. Le bon sens peut être court, mais il peut être aussi grand, parfait, pénétrant. Le plus bel exemple est sans doute celui de sainte Thérèse d'Avila qui déclarait fermement à ses novices : «Qu'il soit bien établi que tout ce qui nous captive au point de nous enlever l'usage de notre raison doit nous être suspect».

Pris en lui-même et non à un stade dégradé, le bon sens ne sépare donc pas l'intelligence du sensible : il cherche une solution qui ne disjoigne pas ces composantes de la connaissance humaine. Imagine-t-on un homme de bon sens qui ne se fierait qu'à ses sensations et qui renoncerait délibérément, alors qu'il le pourrait, à découvrir leur sens et la valeur intelligible de vérité qu'elles cèlent ? Le bon sens inclut l'activité du sens, mais précisément parce qu'il est "bon", il en prolonge la direction, il en déchiffre la signification, il lit excellemment, si l'on me permet ce jeu de mots, *le sens du sens*. Il est clair que cette action implique en lui l'étroite complémentarité du corps et de l'âme. C'est si vrai que sa réaction devant des sensations pures et simples qui le frappent, un tableau plein de taches de couleur par exemple, est la suivante : «cela n'a pas de sens !» La part de l'intelligence reste en lui sur sa faim. Ceci n'est nullement opposé à ce que nous avons dit plus haut du bon sens pris comme "intelligence de l'intelligence", au contraire : l'intelligence humaine n'est vraiment elle-même que dans la mesure où elle s'articule à la sensation. Une métaphysique sans physique n'est que jeu de l'esprit. D'où suivent d'importantes conséquences qui ne peuvent être guère mises en relief que négativement parce que nous sommes en face d'une donnée première de la

connaissance au-delà de laquelle il nous est impossible de remonter.

Si le bon sens inclut l'incarnation de l'esprit, il est du même coup individualisé : c'est l'homme en chair et en os, porteur d'un nom propre, qui a du bon sens. Contrairement à la formule célèbre de Descartes, tous n'en sont pas également pourvus. On dira qu'il en est de même des facultés de l'homme : les uns ont des sens plus ou moins affinés, l'imagination plus ou moins vive, la raison plus ou moins éveillée, etc., on ajoutera qu'il y a autant de différences entre les esprits qu'entre les corps. Tout cela ne provient-il pas de l'individuation ? C'est vrai, mais le bon sens est, quant à lui, radicalement situé au point d'intersection de l'âme et du corps, si bien qu'il ne se déploie efficacement que dans leur dynamisme synergique : on peut éprouver des sensations sans penser, on peut penser sans éprouver de sensations, on ne peut être dans la ligne du bon sens si l'expérience sensible et l'attention de l'intelligence ne se compénètrent pas. Certes, il arrivera, ainsi que nous venons de le dire, que l'intelligence se heurte à des données plus ou moins opaques et qu'elle doit renoncer à en mettre au jour la substance intelligible, mais, en ce cas, **le bon sens** ne désarmera pas complètement : son flair en échec aura recours à des situations antérieures analogues qui ont trouvé obscurément leur issue, il fera confiance aux enseignements de la vie et, faute de pouvoir découvrir le lien qui unit la racine aux fruits, il jugera selon les traditions qui ont fait leurs preuves. De nouveau se manifeste ici l'intime relation du bon sens au corps de l'homme et à ses corps de surcroît que sont la famille, la patrie et l'Église, Mère commune des fidèles, avec tout ce que ces organismes comportent de biologique et de vie concrètement incarnée dans la matière : qui dit tradition dit substrat transmetteur, *hypokeimenon* matériel, continuité physique, présence visible qui laisse une trace dans l'histoire. Que cet appel au passé comporte des risques d'ankylose est indéniable; qu'il soit défiant en face des nouveautés imprévisibles qui surgissent, ne l'est pas moins. Est-ce la faute du bon sens ou de ses formes paresseuses ?

Quoi qu'il en soit, le bon sens apparaît, dans le prolongement de son statut incarné, comme intimement connexe à *l'être-soi*. Sans doute, cette expression est-elle assez ambiguë et devra être précisée, mais elle répond bien à la définition de "l'homme qui n'est plus dans son bon sens", qui est "tout autre", selon le langage populaire, "aliéné", selon le terme plus savant. Pour peu que l'on scrute cette privation du bon sens pour éclairer dans la mesure du possible le bon sens lui-même, on s'aperçoit que l'être-soi n'est pas l'individu brut, défini par sa seule matière, mais l'individu en tant qu'il est une *nature humaine incarnée et individualisée*. Ce n'est pas tant la matière ou le corps qui se trouve atteint par l'altération ou l'aliénation de la personnalité, mais la *forme*, au sens aristotélicien du terme, la détermination raisonnable de l'être humain en tant qu'elle est devenue celle de tel être humain par individuation. L'expression de "maladie mentale" dit tout à cet égard. L'être-soi est donc l'être-homme-en-étant-tel-homme et, dès lors, *se vouloir être autre qu'une nature humaine incarnée est le signe majeur de la perte du bon sens*.

Les Grecs ont admirablement reconnu cette signification du bon sens. Le précepte : "Connais-toi toi-même", gravé dans le marbre du temple de Delphes, leur enjoignait de se reconnaître homme, *être limité par une nature propre*. Si un audacieux outrepassait ces limites, son crime est immédiatement sanctionné par la folie dont les dieux d'une nature *supérieure* lui infligent le châtement. *L'hybris* est l'antagoniste de la *mesure*, dont le rapport à la détermination de la forme incarnée et, conséquemment, au bon sens, n'a pas besoin d'être souligné. Contentons-nous d'affirmer, avec la sagesse des nations, que l'homme de bon sens a le souci de la mesure et de rappeler à la mesure quiconque enfreint la règle d'or. Les événements s'en chargent du reste assez bien, et c'est sans doute la leçon que la Grèce a transmise à l'humanité comme une acquisition pour toujours, du moins à ceux qui l'entendent. **Le bon sens** assigne à l'homme des limites assez précises parce que l'homme est un être incarné, circonscrit par son corps et par le respect de cette composante de sa nature. C'est précisément cette mesure qui permet à l'homme de remplir les limites de sa capacité d'être et de ne point s'enliser dans les innombrables et monotones marécages de l'illusion et du néant. Aussi bien, l'objection romantique selon laquelle la mesure est une enceinte de prison ne tient-elle pas debout. La mesure immanente au bon sens n'est en aucune manière une contrainte que le bon sens exercerait sur lui-même : elle est un point de perfection et de maturité au-delà duquel le rythme vital s'exaspère pour mourir. Dans la nature humaine qu'il incarne aussi profondément que possible, l'homme de bon sens s'appuie sur un fondement solide qui lui permet, *dans la mesure même* où il accomplit et développe selon cette nature son être propre, d'appréhender les autres êtres et de s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu.

Nous retrouvons ici cette relation de l'être humain, pourtant limité, à l'être universel dont nous avons parlé plus haut. Sans être soi, comment saisir l'être d'autrui ? La limite dont on nous fait un ergastule n'est pas le contraire de l'illimité, pris au sens de distribution analogique de l'être, mais de l'absence de limites, de l'indéfini et de l'informe. Il faut même affirmer que le fini est condition de la connaissance de l'infini pour l'homme. Sans cette mesure dont il a la garde et qui se confond avec lui, le bon sens ne trouverait aucune issue que le morne désert aux questions qui l'assaillent. Il se flétrirait sur place, laissant le champ libre aux nuées de l'intelligence vagabonde : détachée de sa relation vitale à l'être-soi, n'étant plus mesurée par la nature incarnée, l'intelligence s'évade hors de l'homme et se perd dans un monde indivisiblement irréel et inhumain.

C'est ici que se noue la crise du bon sens que nous sommes désormais à même d'analyser. Le bon sens se corrompt ou s'évanouit lorsque l'être-soi ne lui offre plus une assise stable. Les composantes de la nature incarnée se séparent l'une de l'autre, scindent les fondations de l'être et les délitent. Privé de son socle, le bon sens voit son élan brisé et lui-même perdre sa force, tandis que la mesure qu'il communique à la connaissance et à l'action se défait dans la mesure. Notre temps est fertile en exemples de ces chutes.

Avant d'en rassembler quelques-uns, il convient de préciser la notion de maladie de la nature humaine incarnée. A

l'arrière-plan de l'explication se dresse le dogme du péché originel. Nous n'en dirons rien, faute de compétence, sauf qu'il nous paraît impossible que la faute première ait entièrement corrompu la nature humaine : s'il en était ainsi, l'humanité aurait déjà depuis longtemps achevé sa course. Si profondes que soient les crises que l'humanité traverse, il reste qu'elle a toujours réussi à faire émerger au-dessus des maux qui l'accablent, son bien premier : l'existence. C'est donc qu'il existe en elle des ressources qu'un mal radical n'a pu vicier. Prise à la lettre, la théorie protestante nie le temps et les cycles de naissances et de renaissances, de décadences et de rebondissements, que révèle manifestement l'histoire. Elle atomise l'humanité en individus étanches les uns aux autres, sans nature humaine commune, qu'elle projette dans une sorte d'intemporalité angélique. Comme l'a bien montré Jean Guilton, la notion de durée vivante, avec ses virtualités et ses développements, est absente du protestantisme. A la limite, la doctrine protestante est aussi "abiologique" que possible.

La théorie rousseauiste l'est tout autant. Si l'homme est bon et que la société seule le pervertit, c'est qu'il transcende par essence la continuité biologique de la famille et des corps sociaux qu'elle engendre. Il n'est en soi que conscience pure et le mal ne lui survient que du dehors, par accident, pour autant que la vie du corps et des corps de surcroît, plaquée sur l'esprit, le vampirise : «Conscience, conscience, immortelle et céleste voix !»

Ces deux conceptions de l'homme, en apparence opposées, communient dans le *dualisme*. Or s'il est vrai que le dualisme brise l'unité et, du coup, les limites de la nature humaine, les deux systèmes communieront également dans la conception d'un progrès indéfini de l'homme. Il est curieux de constater qu'en se laïcisant le protestantisme aboutit au même point que vise le rousseauisme en devenant croyance : la vision d'une humanité divinisée au cours d'une évolution qui va de la matière à l'esprit, afin de résorber l'intenable dualisme initial, tout en conservant son thème constitutif : la négation du biologique en l'homme. Le sommet de cette apothéose est atteint dans la pensée du Père Teilhard de Chardin. On peut remarquer par ailleurs que ces théories du progrès indéfini sont paradoxalement fondées sur l'intemporalité du devenir : le temps n'est pour elles qu'un instant infiniment dilaté puisque le terme est donné nécessairement dans l'origine.

Mais laissons là cette question. Il est plus conforme aux données de l'expérience de constater la précarité de la nature humaine incarnée : ses effets en sont visibles. C'est un lieu commun qu'il convient de souligner au moment même où il n'est plus guère commun : *faire bien l'homme* est ardu. La complémentarité hiérarchisée des composantes de la nature humaine aurait pu être normale. Elle ne l'est pas. Subsiste néanmoins cet élément de santé et d'équilibre qu'est le bon sens et qui nous trace la voie. Ce n'est pas tout. Ce n'est pas rien, Il est trop clair cependant que le bon sens est discontinu. La plus rudimentaire expérience que nous avons de notre vie en témoigne. Ces éclipses individuelles peuvent se répandre par diverses voies : l'éducation, l'influence, le prestige, la contagiosité, le magnétisme personnel, etc. Cela s'est vu. Cela se verra encore. Mais ces phénomènes sociaux sont

généralement de courte durée. Pour qu'ils s'indurent, il faut que le refus du bon sens *procède d'une conception de l'homme qui le justifie* et qui puisse se diffuser socialement, d'une manière permanente, par des organes publicitaires.

La labilité même de la nature de l'homme, expérimentalement constatée, mais non expliquée rationnellement, aide à cette substitution : s'il n'est pas possible d'expliquer par la raison cette structure fragile, c'est parce que la raison n'est pas assez développée en l'homme; il faut donc la pousser; il faut que l'homme devienne un être *entièrement raisonnable*; c'est l'animalité qui résiste en lui à cette nécessaire expansion; il importe de la réduire, sinon de l'éliminer en rendant l'homme aussi conforme que possible à des canons rationnels. En outre, il est inutile, il est même néfaste de recourir à un type d'explication surnaturelle du phénomène : la religion chrétienne, par son dogme central de la chute, maintient l'homme à un niveau inférieur et ne lui offre d'autre issue pour s'élever que le mythe; son intérêt majeur est de concevoir l'être humain comme un animal raisonnable, livré aux éclairs discontinus et hasardeux de son prétendu bon sens, éclairé par en haut d'une lumière fallacieuse qui mime la vraie lumière rationnelle. Ce mouvement qui vise à substituer à l'homme ancien et périmé un "homme nouveau", capable de triompher de la condition humaine, a reçu le nom de *rationalisme*.

Le rationalisme est la conception dominante qui imprègne le savoir et l'action de l'homme moderne. Il prend source dans ce *dualisme* de la nature humaine que le bon sens ne surmonte que par intermittences et avec des rebondissements successifs. Plus précisément encore, il tire son origine de la tendance qu'a la nature humaine incarnée à se diviser en éléments antagonistes : d'une part la chair, d'autre part l'esprit, le lien qui les rassemble s'amincissant autant que possible et n'ayant plus aucune fonction de complémentarité. Le rationalisme désincarne l'esprit et déspiritualise la chair. Entre le haut et le bas de l'homme, entre le faite et la racine, il n'y a plus que le vide : le bon sens qui les articule tend à disparaître sous la pression d'une intelligence libérée de sa relation à la connaissance sensible, et à faire place à des modèles logiques artificiellement construits par l'activité autonome de l'esprit.

Personne n'a mieux saisi la signification de cette désincarnation que Michelet dans la préface de son *Histoire de la Révolution française*. Avec son génie de voyant et de prophète, il a dégagé l'essence même de l'esprit rationaliste moderne : l'hostilité manichéenne à la chair, à cette réalité obscure et puissante qui leste l'homme, le met en communication immédiate avec l'univers et sous-tend sa connaissance de Dieu, au point de vue tant naturel que surnaturel. «Grand XVIIIe siècle, écrit Michelet, qui a fondé la liberté sur l'affranchissement de l'esprit jusque-là lié par la chair, lié par le principe matériel de la double incarnation théologique et politique, sacerdotale et royale, siècle de l'esprit qui abolit les dieux de chair, dans l'État, dans la religion, en sorte qu'il n'y eut plus d'idole, et qu'il n'y eut de Dieu que Dieu.»

Aucune analyse ne va aussi loin dans l'essence du rationalisme que cette prodigieuse intuition du poète historien. Il

s'agit bien d'autre chose que de la proclamation des Droits de l'Homme et de politique, il s'agit de la proclamation de l'autonomie radicale de la raison humaine par rapport à la chair qui l'emprisonne et au bon sens qui les joint l'une à l'autre. **Le rationalisme est une insurrection contre le bon sens** en tant que celui-ci indique aux composantes de la nature humaine incarnée leur finalité interne réciproque et en tant qu'il dirige la connaissance et l'action de l'homme vers leur fin externe adéquate à leurs possibilités. Il rompt avec la mesure humaine et s'engage sur toutes les pentes de l'*hybris*. C'est à partir de cette époque dont Michelet a saisi la signification, que **le bon sens, attaqué de toutes parts, entre dans un état de crise permanent**, grâce à l'action conjuguée des grands maîtres de la propagande sociale que sont les politiques et les intellectuels. Toute l'œuvre de ce génie de bon sens paysan que fut Péguy devrait être ici évoquée. **Remarquons simplement que le politique et l'intellectuel éprouvent une secrète hostilité contre le bon sens** pour autant qu'ils s'enivrent du pouvoir de domination dont ils disposent. Cette propension se développe au fur et à mesure que s'étend leur zone d'influence et que l'ampleur du milieu social où ils effectuent leurs ravages ne permet plus le contrôle direct de leurs agissements. Déjà prédisposés à la désincarnation par le métier qu'ils exercent et qui les élève en quelque sorte angéliquement au-dessus du commun des mortels, ils s'y lancent à *corps perdu* – c'est le cas où jamais de le dire – dès que leur empire est assez vaste pour n'autoriser plus la vérification sensible de leur action. Au demeurant, ces disputes entre les politiques, entre les intellectuels, sont d'autant plus irrémédiables que leur désincarnation native les incline à faire prévaloir leur point de vue subjectif – soigneusement camouflé au préalable – sur les réalités objectives profondes qui les réconcilieraient. Aussi voyons-nous les conflits en question n'être plus que des "idéologomachies" privées de substance et dont le point d'insertion dans le réel est étrangement infime et pelliculaire : une pyramide de nuées qui se dresse, inversée, sur un dard court, mais qui blesse encore et qui tue. «Il attachait ses épigrammes émoussées à la pointe d'un poignard», dit Chateaubriand du conventionnel (et poète) Pons de Verdun.

Nous ne pouvons songer, dans les limites de cette étude, à faire le relevé de ces aberrations du bon sens. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages que nous avons publiés antérieurement. Mais si nous tentons de rassembler en un diagnostic cohérent les observations que chacun peut effectuer pour son propre compte dans tel ou tel secteur du savoir ou de la conduite humaine, nous verrons sans difficulté que, dans les facultés, tant supérieures qu'inférieures, de l'homme moderne, *l'abstrait expulse de plus en plus le concret*. Ces abstractions tyranniques qui régissent les connaissances et les comportements ne sont en aucun cas des intelligibles dégagés du sensible, mais des *êtres de raison*, élaborés par la pensée désincarnée, qui essaient d'expliquer *de l'extérieur*, un donné que l'expérience sensible effleure à peine et qui est réduit à sa pure arête quantitative, elle-même fortement abstractifiée. Le fait éclate dans les sciences de la nature qu'il submerge, dans les sciences humaines qu'il investit de plus en plus, dans les conduites politiques et sociales envisagées sous

l'angle des grands nombres et des statistiques, dans les conduites individuelles ramenées à des mesures qu'une fiche signalétique coordonne.

Les arts, où l'intervention du sensible est capitale, ne font pas exception : le rôle de l'abstrait ou du rébus y est prépondérant. La philosophie regorge d'abstractions creuses : les systèmes qui prétendent retourner "aux choses elles-mêmes" ou à "l'existence", les dialectiques hégélienne et marxiste, le néo-positivisme, etc. manquent d'épaisseur humaine et se caractérisent tous par une sorte de rétroversion incestueuse de l'esprit sur l'esprit. La présence des êtres et des choses n'y est plus guère qu'un prétexte autour duquel prolifère un pesant ou subtil délire verbal. Une cérébralité artificielle et byzantine s'est partout substituée à l'amitié que le philosophe doit éprouver pour la nature s'il ne veut pas s'évader dans l'amorphe et lui imposer une forme arbitraire qui satisfait la pensée, mais que *l'homme qui pense* repousse énergiquement.

L'explication de ce renversement des valeurs et de cette rupture entre la présence et la représentation, tient en peu de mots. L'intelligence humaine tire certes toutes ses idées des choses, mais elle peut, en vertu de sa nature même, s'abstraire du monde extérieur pour ne considérer en soi que les idées qu'elle s'en forme et les déformer à son gré. Cette possibilité de désincarnation de l'intelligence unie au corps et, par le corps, à l'univers extramental, est donnée à chaque instant. L'exemple le plus net de cette *Umwertung* est incontestablement la conversion de la patrie de chair en patrie idéologique, qui s'accomplit chez tant d'esprits contemporains. La cassure de l'ombilic qui relie l'idée au monde sensible s'observe un nombre inimaginable de fois dans les conduites mentales actuelles : combien d'hommes n'affirment-ils pas impavides comme vérités inébranlables, plus réelles que le réel, des idées qu'ils ont intérieurement ruminées, sans avoir eu le moindre contact avec les êtres et les choses, ou simplement qu'ils ont cueillies dans leur journal ? La faculté de bâtir un monde rationnel-imaginaire s'est développée à un point inouï. On peut se demander, selon le mot de Gabriel Marcel, quelle est *l'encaisse-or* de cette formidable inflation conceptuelle.

Il serait aisé de montrer que l'intelligence désincarnée de l'homme contemporain fonctionne dans tous les domaines à la manière d'une gigantesque machine emboutisseuse qui applique au monde les formes qu'elle a construites a priori et qui n'ont plus guère de relation avec la réalité qu'au niveau des instincts, des émotions viscérales, des pulsions affectives et de ce grouillement de forces impures, tantôt violentes, tantôt évanescences, dans les mécanismes desquelles se dégrade la vie lorsqu'elle ne subit plus l'imprégnation complémentaire de l'esprit. Les collectivités en offrent de nombreux exemples dans le grossissement et l'étalage qui leur sont propres. L'existence humaine se présente à ces divers niveaux inférieurs comme un complexe de réflexes conditionnels sur quoi vient se plaquer l'automatisme emboutisseur des abstractions. De ce point de vue, l'homme ressemble de plus en plus à un agrégat de faits quantitatifs, analogue à ceux que les sciences positives découvrent dans la matière inerte. **Il est évident que le bon sens n'a plus aucune place**

dans cette systématisation : selon le mot profond d'Aristote, il n'y a pas de bien dans les mathématiques, pas de finalité dans les mécanismes, pas de complémentarité organique dans des rouages qui se juxtaposent. Quelle valeur peuvent encore avoir, en pareille perspective, ces fins de l'homme pleinement homme que sont le Vrai, le Beau, le Bien ? Sera vrai ce qui réussit, beau ce qui est "à la mode", bien ce qui est "excitant", qui provoque, qui détermine une décharge dans un potentiel accumulé.

L'influence des sciences positives sur la crise du bon sens nous paraît indéniable. Nous ne donnerons pas dans le ridicule de les condamner en bloc, ni les techniques qui en découlent. **Les sciences** ont un sens, mais elles **ne confèrent nullement** par elles-mêmes **le bon sens**. Il faut ici tenir ferme cette proposition bien évidente que le progrès scientifique auquel nous assistons depuis plusieurs siècles, et qui atteint aujourd'hui un point critique, n'est pas de soi un progrès humain, parce qu'il ne résout aucun problème humain, ou plus précisément, parce qu'il ne touche en aucune manière à l'homme pris comme être en relation constitutive avec l'être universel. Nous avons dit plus haut qu'*être* est pour l'homme *être avec*, incluant une familiarité, un accord, une harmonie, une participation avec les êtres et les choses. **C'est là que se déploie le bon sens**. Les sciences positives mettent entre parenthèses ce rapport de communion ou de connaturalité. Pour elles, la réalité est strictement objective, constituée par un pur "devant (*ob*) la pensée" : aussi leur idéal est-il toujours le mesurable, l'inventoriable, le répertoriale, qui supposent l'extériorité ontologique du connaissant et du connu. En tant que telles, les sciences positives sont *froides* : elles n'ébranlent en l'homme que l'intellect et non l'homme lui-même. Elles sont également *insensibles*, entendant par là non seulement que le sentiment leur fait défaut, mais aussi ce minimum de participation à l'objet que comporte la sensation qualitative. Dans une atmosphère sociale saturée par l'idéal scientifique, le bon sens ne peut que s'anémier. S'il subsiste, c'est à titre sporadique individuel. Il n'est pas de l'essence des sciences positives de tracer à l'homme une orientation : la finalité, la solution exhaustive, même si elle n'est que pressentie, le bon sens sont en dehors de leur champ. Elles apportent beaucoup à l'intelligence, et il semble bien que, là où l'homme n'intervient pas *en tant qu'homme*, elles dégagent des approximations qui équivalent à des certitudes. Mais elles ne nourrissent pas l'âme. **«Science sans conscience, c'est-à-dire sans le sens des limites, n'est que ruine de l'âme»**, dit en vérité l'adage.

Qu'on le veuille ou non, une science qui parvient à investir un groupe quelconque de phénomènes, implique *un pouvoir*. La physique philosophique et qualitative des Anciens était sans pouvoir sur la nature. La physique mathématique et quantitative des Modernes exerce sur la nature une maîtrise qui est théoriquement illimitée et qui, en pratique se révèle grosse de dangers pour l'homme *en tant qu'homme*. Les faits sont patents. Sans céder à une dramatisation romantique quelconque, le moins qu'on puisse dire de la physique nucléaire est qu'elle exige infiniment plus de l'homme qu'elle n'apporte à son intelligence de la matière. Il faudrait un bon sens souverain pour maîtriser cette maîtrise. Or exer-

cer une maîtrise absolue ne prédispose pas au bon sens. Que dire des techniques économiques et psychologiques ? Nous sommes en face d'un cercle vicieux : plus l'homme domine la nature, plus il risque de perdre le bon sens qu'il devrait au contraire amplifier. La démence n'est plus ramenée, selon l'admirable intuition des Grecs, à la mesure par sa violence même, elle s'exonère sans rencontrer d'autre limite que des savoirs et des techniques de sens opposé qui pallient leurs dangers ou leurs inconvénients. On s'évertue à découvrir une bombe atomique "propre". On lutte contre les crises économiques par des artifices compliqués. On oppose au "lavage des cerveaux" un autre "bourrage de crâne". On inocule à un art de plus en plus cérébral un primitivisme prémédité. Le verbalisme philosophique se leste d'analyses dont le garçon de café est le centre. Le vide de l'esprit pur ou de la matière pure est rempli par des faits historiques distillés et convertis en abstractions, etc. Parce que le bon sens s'est volatilisé, on recherche l'équilibre dans une synthèse d'antagonismes dont les uns sont tout aussi préfabriqués que les autres. L'idée qu'il existe un équilibre naturel qu'il s'agit de récupérer sous peine de mort – physique ou mentale – est disparue, *parce que l'esprit s'est désincarné*. L'homme concret, en chair et en os, pourvu de bon sens, ne joue plus aucun rôle, ne suscite plus l'attention ni l'estime. Il suffit de voir avec quelle désinvolture il est traité, ou se laisse traiter, par ceux-là qui professent un respect nominal pour sa "personne", elle-même vaporisée en abstraction, pour en être convaincu.

Que l'homme contemporain tende de plus en plus à être considéré et à se considérer lui-même, à la manière du monde, comme une matière malléable que viennent emboutir divers projets abstraits, selon les temps, les lieux, les circonstances, les hasards, les événements, nous paraît une évidence. Tout se passe comme si, divisé par un schisme intérieur radical, il essayait de se refaire une unité en rationalisant ses niveaux d'être, jusqu'au moment même où sa tentative rencontre en lui l'obscur et irrationnelle présence de la matière, les substructures ténébreuses et larvaires de son existence, qui ne sont plus imprégnées d'âme par l'incarnation. Que ces projets rationnels soient scientifiques, ou empruntés à une science popularisée, ou issus de l'adaptation du rationalisme au contexte social et politique, c'est-à-dire idéologique, il n'importe. Ils vont à la rencontre des pulsions aveugles qui travaillent les bas-fonds de l'être humain, les captent et les transforment en conduites logiques supérieures, à la manière des sciences positives qui se saisissent des aspects quantifiables de la matière et les exhaussent à la dignité de mécanismes rationnels. Et de même que les aspects quantifiables de la matière s'adaptent à des modèles préconçus à la forme abstraite desquels ils communiquent une existence matérielle, ces forces troubles s'introduisent dans les projets de l'esprit et leur confèrent une existence humaine. C'est ainsi que la crainte de mourir ou de souffrir, la sexualité, l'agressivité, l'envie, les sentiments grégaires, etc., sont saisis par des systèmes préconçus : l'euthanasie, l'union libre, le mariage à l'essai, le divorce, la théorie de la lutte des classes, l'égalitarisme, le collectivisme, etc. auxquels ils prêtent en retour une consistance. On pourrait trouver dans l'histoire contemporaine des milliers d'autres exemples où des abstractions surélè-

vent à la hauteur de l'esprit dont elles sont issues, des instincts animaux qui transmutent ces êtres de raison que le bon sens répudie, en réalités mythiques agissantes : je songe en particulier aux théories politiques et sociales que les hommes d'aujourd'hui élaborent pour justifier le déferlement de leurs instincts ou encore aux ouvrages d'initiation à la vie conjugale dont les relents aphrodisiaques sont patent. Partout l'idéal d'incarnation refoulé fait place aux schémas de rationalisation, l'équilibre naturel à un équilibre artificiel, l'harmonie vécue à l'harmonie calculée.

Un *autre* type d'homme surgit, qui expulse l'homme de bon sens de la scène de l'histoire. Si l'on examine avec quelque attention le cours de ses pensées et de ses actes, on est frappé de son allure *autocentrique*. Alors que **le bon sens est hétérocentrique** et suppose une rectitude dirigée vers une fin qui ne dépend ni de notre intelligence ni de notre liberté, mais qui est en quelque sorte donnée dans le statut même de notre nature, "l'homme nouveau" infléchit tout son comportement vers lui-même. Comment en pourrait-il être autrement ? Pour devenir *autre* que ce qu'on est par nature, il faut, de toute nécessité, se prendre comme point de mire et rapporter tout à soi. Se construire, se replier sur soi sont un seul et même acte. L'homme de bon sens ne se prend pas lui-même comme fin. Il sait que la cohésion intérieure lui est nécessaire et que l'accord des composantes de sa nature est requis pour juger sainement et agir comme il faut, mais il ne modifie en rien la structure de ses facultés, ni leurs limites, ni leur complémentarité au mois embryonnaire : *il ne se fait pas*, il se sait incapable de se faire, *il parfait son être* en fonction de tendances naturelles qui échappent à son emprise. Sa réflexivité s'appuie sur les solides évidences qu'il porte en lui, qu'il s'interdit de modifier et qui le dirigent vers le monde extérieur, non pour s'y perdre, mais pour l'éclairer et pour atteindre les diverses fins auxquelles il est voué.

On peut même se demander si cette attitude doit être qualifiée de réflexive ; il ne s'agit nullement en effet d'un *retour* de la pensée sur elle-même pour se saisir ou s'analyser, mais d'une *adhésion à soi-même* et aux lumières que détient la nature humaine incarnée. A l'inverse, l'homme moderne désincarné, qui se veut autre que ce qu'il est, ne peut tirer que de son esprit les matériaux de son auto-construction et se viser sans cesse dans leur choix et leur ajustement, si bien que, dans la mesure où «son existence précède son essence», tous ses actes présupposent une réflexivité *radicale*, antérieure à la fabrication de son être. L'esprit seul peut s'incurver sur soi, s'isoler de tout le reste, se mirer à la façon de Narcisse, et fournir la forme qu'il a construite librement en lui-même, à l'être considéré comme un pur existant. A cet égard, l'existentialisme de Sartre est le point où confluent tous les courants rationalistes contemporains, qu'ils acceptent ou refusent de se reconnaître en lui. Il est le témoignage que l'*homo rationalis* moderne se rend à lui-même et à l'autonomie absolue de la raison par rapport au corps, aux corps de surcroît, et au monde extérieur. Le schéma de cet existentialisme n'est autre que raison pure ou réflexivité pure précédant l'existence qui, elle-même, précède l'essence. Son moteur est le rationalisme intégral. Il suffit du reste de constater que, pour se vouloir autre que ce qu'on est par

nature incarnée, il faut de toute nécessité un plan préalable qui ne peut se tramer que dans la réflexivité propre à l'esprit, au moyen des *êtres de raison* dont l'esprit est le seul siège et qu'il élabore à sa guise. A ce repli égocentrique de l'esprit sur lui-même et sur ses productions s'ajoute la visée supplémentaire du *moi* qu'il s'agit de construire et auquel, si l'on peut ainsi parler, il faut conférer une nouvelle "nature", un être artificiel.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Le monde actuel est plein d'hommes et de femmes qui se veulent autres que ce qu'ils sont, et dont les conduites intellectuelles et morales obéissent au schéma existentialiste. Depuis la vedette de cinéma qui se forge un personnage jusqu'à la petite dactylo ou la demoiselle de magasin qui la copie servilement, jusqu'à l'être humain qui s'identifie à l'image qu'il se fait de soi, à sa fonction, à sa profession, à ses désirs, à ses passions individuelles ou politiques, aux pressions collectives qu'il subit, aux idéologies qu'il adopte, à une partie de son être érigée en tout à l'exclusion de sa nature totale incarnée, un immense éventail d'exemples s'ouvre devant nous. La machine emboutisseuse du rationalisme vulgaire, créée pour la production en série, tourne à plein rendement.

Aussi ne faut-il pas hésiter à dire que ce monde où chacun se veut autre est un monde d'*aliénés*, en proie à la folie, aussi radicalement opposé que possible au monde du bon sens.

On se demandera comment retourner au bon sens, alors que les zones de santé se rétrécissent de plus en plus. Le problème est capital. Il est urgent. Mais il ne comporte aucune solution où la sagacité du prophète puisse s'exercer. Il ne comporte pas davantage une solution rationnelle puisque la raison désincarnée tend à coïncider avec la déraison. Retourner au bon sens, c'est retourner à la vie *ordinaire* où la santé humaine ne se perçoit pas plus que l'air qu'on respire. Rien n'est plus difficile. Peut-être est-ce même impossible, une fois qu'on s'est engagé dans l'extravagance. Les événements les plus terribles n'ont jamais assagi l'humanité : en fait foi le XXe siècle, fertile en guerres atroces. Il semble même qu'ils précipitent le cours des choses. C'est sans doute ce qu'on appelle "le mouvement de l'Histoire".

Faut-il alors désespérer ? Ce serait le pire non-sens. **Le désespoir est toujours une sottise absolue.** Il ne reste plus donc qu'une seule issue, celle-là même que l'expérience fait éclater en pleine lumière : **le bon sens ultime dont la fin est en Dieu**, le Dieu créateur de la nature, qui est aussi **le Dieu Sauveur de la nature**. Pour accomplir les gestes ordinaires de la vie humaine, **pour penser et agir naturellement, il ne faut rien moins que la Grâce qui dévale du Ciel.** En définitive, c'est la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui indique à l'homme de notre temps la voie qu'il faut suivre *jusqu'au bout* pour sortir de la crise du bon sens.

(D'autres chapitres dans les prochains numéros)